

*Éric Ndione*

**LA BÊTE HUMAINE DANS EN ATTENDANT LE VOTE DES BÊTES SAUVAGES D'AHMADOU KOUROUMA**

**Résumé**

Le romancier Ahmadou Kourouma s'intéresse au caractère bestial du personnage Koyaga dans son roman *En attendant le vote des bêtes sauvages*. La présente étude que nous nous proposons de mener est axée sur la figure du monstre. Il s'agit de montrer d'abord que le dictateur Koyaga est une bête féroce qui se meut à aisance parmi les bêtes grâce à ses pouvoirs mystiques. Nous montrons ensuite qu'il s'opère un transfert tragique de pratiques prédatrices du terrain de la chasse à celui de la politique. Il y aura à voir beaucoup de cruauté et de démesure lors de la dictature de Koyaga.

**Mots clés :** Bête-dictature-Kourouma-démesure-cruauté

**Abstract**

In his book entitled *En attendant le vote des bêtes sauvages*, the novelist Ahmadou Kourouma is interested in the beastly nature of the character Koyaga. The present study we propose to conduct focuses on the figure of the monster. It deals with showing first, that the dictator Koyaga is a ferocious beast who moves with ease among the beasts thanks to his mystical powers. Then we show that it happens a tragic transfer of predatory practices from the hunting ground to the political arena. Much cruelty and excess will be seen during the dictatorship of Koyaga.

**Keywords:** beast-dictatorship-Kourouma-excessiveness-cruelty

## Introduction

La période postcoloniale a été marquée par une critique acerbe de la gestion calamiteuse des indépendances en Afrique. Les productions artistiques n'ont pas pu rester insensibles à une telle situation. Beaucoup de romanciers africains dénoncent la dégradation des conditions de vie des citoyens tout en fustigeant la tyrannie de gouvernants africains qui se maintiennent au pouvoir par le culte de la personne unique. Ahmadou Kourouma est de ceux-là qui mettent en évidence la défaillance des dirigeants africains par un ton carnavalesque avec l'utilisation du bestiaire. C'est l'exemple de son roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* (Kourouma, 1998). Il y est question d'un *donsomana*, un récit expiatoire qui retrace le parcours de Koyaga, maître chasseur et président-dictateur de la République du Golfe. Sa si longue et sadique *course aux honneurs* est un prétexte pour réfléchir sur une question que pose un narrateur dans le récit : « Quelles étaient l'humanité, la vérité, la nature de cet enfant ? » (Kourouma, 1998, 22). Reformulons ainsi : la vérité ne serait-elle pas qu'il a une nature de bête humaine ? Comment apparaît la figure de la bête humaine à travers le personnage de Koyaga ? Est-ce un homme métamorphosé en animal, comme dans *Les Métamorphoses* d'Ovide ? Cette problématique conduira la réflexion sur cette œuvre de Kourouma. Tout homme porte en soi une part de bête. Dans un contexte où la politique africaine semble chanceler, il serait intéressant de se pencher sur cette figure du monstre politique. Chez Koyaga, la bestialité semble l'emporter sur l'humanité dans l'éternel « jihad de sapiens contre demens », c'est-à-dire le combat spirituel entre la sagesse et la folie (Sarr, 2006, 18). Koyaga serait en fait une véritable bête féroce, un maître chasseur qui, avec sa cruauté inégalable, ses pratiques mystiques et avatars, transfère tragiquement ses techniques de chasse en politique, ce qui donne lieu à une tyrannie marquée par les exactions et les excès.

### 1. Le maître chasseur et ses proies

C'est le jour du *donsomana*, « un récit purificateur » (Kourouma, 1998, 10), les *res gestae* d'un grand maître chasseur au milieu de ses éminents pairs chasseurs. Tous les actes de Koyaga sont à analyser sous le prisme de ce qu'il est en réalité, « l'un des trois plus grands chasseurs de l'humanité » « avec Ramsès II et Soundiata » (Kourouma, 1998, 9). L'honneur de figurer parmi de grands noms ne s'acquiert que par une élévation, ou mieux, une métamorphose. Il faut ici être féroce comme une bête ou être une bête parmi les bêtes.

#### 1. 1. Koyaga, la bête féroce

Kourouma prend beaucoup d'aise avec la langue française au point que son style soulève beaucoup de réactions. Une caractéristique principale de cette révolution scripturaire est la propension à un emploi outrancier de proverbes et d'images. Ces dernières lui permettent de présenter, dans le roman *En*

*attendant le vote des bêtes sauvages*, le personnage de Koyaga. Le traitement littéraire et stylistique de ce personnage principal passe par l'emploi de comparaisons et de métaphores qui font de lui une bête féroce et cruelle au milieu de ses proies. Il clame, vers le début du roman, lorsqu'il voit son illustre père en agonie : « je deviendrai cruel, sans humanité ni concession quelconque » (Kourouma, 1998, 21). Cette sorte d'avertissement au lecteur trouve un vibrant écho dans tout le roman. Il y a déjà la présentation des « paléos », peuple auquel appartient Koyaga : « Des hommes totalement nus. Sans organisation sociale. Sans chef. [...]. Des sauvages parmi les sauvages avec lesquels on ne trouve pas de langage de politesse ou violence pour communiquer. Et, de plus, des sauvages qui sont de farouches archers » (Kourouma, 1998, 12). Cette nudité spirituelle est-elle celle d'Adam et d'Ève ou celle de Noé ? En effet, le terme « vote des bêtes sauvages » confirme le terme bête humaine, répondant ainsi à l'interrogation de Madeleine Borgomano : *Des hommes ou des bêtes ?* (Borgomano, 2000). La naissance, ou devrions-nous dire la parturition de Koyaga est une preuve que l'homme est une bête : « Quelles étaient l'humanité, la vérité, la nature de cet enfant ? Tout le monde le sut quand la maman put s'en libérer et que l'enfant tomba sur le sol à l'aurore » (Kourouma, 1998, 22). L'allusion aux hommes-panthères (Kourouma, 1998, 44-45) renforce encore l'équivalence homme-bête et permet de rendre plus cruelle l'ascendance du personnage.

Les nombreuses images et les superlatifs qualifiant Koyaga dans le roman corroborent aussi l'équivalence évoquée plus haut : « opposa une résistance de fauve » (Kourouma, 1998, 18), « eut le poids d'un lionceau », « le plus grand tueur de gibier parmi les chasseurs » (Kourouma, 1998, 22), « vous vous êtes battu comme un fauve » (Kourouma, 1998, 37), « le courage d'un lion et la sexualité d'un taureau » (Kourouma, 1998, 241), etc. Le romancier fait aussi mention de la garde personnelle de Koyaga. L'image assimile ses hommes à des lycéons : « Vous êtes ma meute de vingt lycéons » (Kourouma, 1998, 95), une véritable meute de tueurs choisis parmi les champions de lutte paléos et à la solde du guide. Ce sont « des hommes fidèles, plus dévoués que des chiens » (Kourouma, 1998, 327) parce qu'ayant signé avec le guide un pacte de sang et consommé « ensemble de la viande de chien » (Kourouma, 1998, 327). Le choix de ce « chien sauvage d'Afrique » ou « chien-hyène » relève d'une volonté manifeste de rendre Koyaga et ses hommes plus cruels, cyniques et mortels, d'où la comparaison élogieuse « assassin comme un lycéon » (Kourouma, 1998, 315).

En fait, « L'art des Malinkés et des Sénoufos, Dogons, Bambaras est une imagerie animalière, un art de chasseurs » (Kourouma, 1998, 315). Le romancier ne suit dans le roman que la logique de la jungle : les prédateurs et les proies, les dévoreurs et les dévorés. Avec l'emploi des totems, il apparaît un genre de vénération de forces sacrées. Il s'agit en quelque sorte d'abandonner, le temps d'une vie, sa nature humaine pour prétendre accéder

à une certaine immortalité. Chez Koyaga, maître chasseur et champion de lutte, le totem est le faucon : « Votre nom : Koyaga ! Votre totem : faucon » (Kourouma, 1998, 9). Animal divinisé par la hauteur qu'il prend dans le ciel et par son regard panoramique et transcendant qui voit tout, le faucon peut prendre en chasse de grosses proies, de la taille d'un loup. Le choix du totem augure ce que sera Koyaga, un guide aussi mystique que cruel. De plus, on cite les totems des autres dictateurs africains : totem léopard, totem caïman, totem hyène, de redoutables chasseurs et tueurs de bêtes.

Par ailleurs, la consécration suprême de Koyaga comme maître chasseur, véritable bête humaine, arrive avec son tableau de chasse. On pourrait logiquement l'appeler son *cursus honorum*, son curriculum vitae lequel se mesure en nombre de bêtes féroces tuées : « Le tableau de Koyaga contient trente-trois éléphants, vingt et un hippopotames, vingt-sept buffles, dix-sept lions, trente et huit hippotragues noirs ou solitaires et dix-neuf pythons chasseurs » (Kourouma, 1998, 316). Il y a ici l'opportunité de scruter les intentions du romancier : cherche-t-il à chanter la gloire du maître chasseur ou dénonce-t-il les exactions du dictateur si l'on considère que ces espèces tuées peuvent être protégées en Afrique ? En tout cas, l'hymne qui accompagne ces exploits de chasse est on ne peut plus explicite. C'est le *dayndyon*, un style de dithyrambe de l'héroïsme. « Il se danse avec des pas de fauves » (Kourouma, 1998, 314). « Il est dansé par des tueurs de fauves intraitables. Il est dansé par des tueurs de fauves irréductibles » (Kourouma, 1998, 314). En plus, ce sont « des fauves [...] tueurs ou mangeurs d'humains » (Kourouma, 1998, 316). C'est une communion sacrée entre l'homme et la bête, une célébration de la chasse ; ils sont en fait dans le même cercle de la chasse : c'est un chasseur qui tue un autre chasseur. Il se noue entre eux la complicité qui a été évoquée en début de propos. La fin du roman sonne comme l'apothéose de l'équivalence homme-bête qui aura traversé tout le texte : « Car vous le savez, vous êtes sûr que si d'aventure les hommes refusent de voter pour vous, les animaux sortiront de la brousse, se muniront de bulletins et vous plébisciteront » (Kourouma, 1998, 381).

## **1. 2. Koyaga, le mythique et le mystique**

Koyaga est-il véritablement un héros ou un antihéros ? Ne joue-t-il pas en contraste avec les qualités que le romancier aimerait inculquer aux dirigeants africains ? La fascination que le référent historique de ce personnage a eue sur Kourouma suscite ces interrogations. Mieux, il affirme écrire « les choses telles qu'elles sont. Comme le diseur de vérité »<sup>1</sup>. Il est à sentir pourtant, dans ses explications sur le personnage principal du roman, plus de *mythos* que de *logos*. C'est-à-dire qu'il serait difficile de trouver une explication cartésienne à ces éléments magiques, voire surréalistes. Koyaga est en fait un personnage

---

<sup>1</sup>Ahmadou Kourouma, « Entretien avec Ahmadou Kourouma », propos recueillis par Thibault Le Renard et Comi Toulabor, *Politique africaine*, n° 75, 1999, p. 178, cité par GBANOU Sélom Komlan, 2006 : 51 Sur : <https://doi.org/10.7202/015790ar> Consulté le 28/04/2020

mythique et mystique. Une suite de *mythèmes*, c'est-à-dire d'éléments constitutifs d'un mythe, fait florès dans le texte. D'abord, les circonstances de sa naissance et son enfance lui procurent une certaine ascendance :

« La gestation d'un bébé dure neuf mois ; Nadjouma porta son bébé douze mois entiers. Une femme souffre du mal d'enfant au plus deux jours ; la maman de Koyaga peina en gésine pendant une semaine entière. Le bébé des humains ne se présente pas plus fort qu'un bébé panthère ; l'enfant de Nadjouma eut le poids d'un lionceau » (Kourouma, 1998, 22).

Il s'agit là de faits pour le moins insolites qui ont le mérite de captiver l'attention du lecteur. Le registre familier, les parallélismes et l'alternance présent/passé simple rendent le récit captivant. C'est un balancement entre une vérité générale, donc rationnelle et une vérité mythique. Ce qui suit cette naissance est un panégyrique de Koyaga « À quatre pattes », à « cinq ans », « à neuf ans » (Kourouma, 1998, 22). On sent la voix de l'aède dans son élan épique : « vous avez écrasé », « vous n'avez laissé vie sauve », « vous fûtes », « vous aviez fléché » (Kourouma, 1998, 22-23). Seul un vocabulaire guerrier peut rendre compte des exploits de ce personnage atypique. La précocité de Koyaga comme la rapidité du discours du détenteur de la parole dans le *donsomana* conduisent à un autre mytheme : l'admiration totale. C'est l'avant dernier élément de la mythification générale de la bête humaine appartenant à « la race des bien nés » (Kourouma, 1998, 67).

En effet, tout le monde admire et loue le personnage, du moins jusqu'à sa dictature sanglante. La chasse est pour lui, plus qu'un moyen de se nourrir. C'est une épreuve de caractère, d'abnégation et, et surtout, de courage. Koyaga possède toutes ces qualités, lesquelles lui attirent les bonnes grâces d'un peuple qui n'a d'yeux que pour lui. Il a tué les quatre bêtes homicides qui terrorisaient la population. Ce récit des exploits salvateurs du maître chasseur prend les relents d'un conte avec toujours des formules d'introduction : « Il y avait après les montagnes [...] une panthère solitaire » (Kourouma, 1998, 69), « Il y avait aussi [...] un buffle noir solitaire » (Kourouma, 1998, 70), « Il y avait encore [...] un éléphant solitaire » (Kourouma, 1998, 71), « C'était un caïman sacré » (Kourouma, 1998, 73). Chaque épisode se termine par des remerciements comme un refrain de ballade : « Merci, encore merci, toujours merci » (Kourouma, 1998, 70, 71, 73). La gradation ascendante utilisée traduit une volonté manifeste du narrateur de mythifier le personnage, ce qu'il confirmera d'ailleurs par un aveu d'impuissance face à l'étendue de ses exploits : « Il est impossible de citer tous les exploits du simbo-né que vous êtes » (Kourouma, 1998, 75-76). La mythification atteindra son paroxysme avec l'assassinat du président Fricassa Santos, le plus grand des gibiers. C'est le couronnement, la véritable prise de pouvoir, puisque le combat contre le président fut le vrai, l'unique. Ce fut une lutte teintée de mysticisme comme avec les bêtes.

Ce combat épique peut être un prétexte pour s'épancher sur un des attributs essentiels de Koyaga et de son pouvoir : la mysticité. Les pratiques mystiques sont exposées par le romancier à l'envi. C'est une religion, une foi très active et visible au point que l'œil profane se laisserait aller dans une forme d'incompréhension et d'irrespect dédaigneux. Aussi faudrait-il rappeler à ce stade que le récit est une séance purificatoire et ésotérique, une *catharsis* pour le maître chasseur entouré des « sept plus prestigieux maîtres parmi la foule des chasseurs accourus » (Kourouma, 1998, 9). Donc le *donsomana* est bien une sorte de théâtre traditionnel exclusivement réservé aux initiés au sommet desquels trône Koyaga. Son pouvoir est puissant car mystique. Il est craint parce qu'initié et protégé par deux personnages : sa mère Nadjouma, sorcière qui pratique la magie et dont l'attribut est un aérolite (Kourouma, 1998, 63) et le marabout Bokano qui pratique « dix arts divinatoires » (Kourouma, 1998, 61) et dont l'attribut est un coran (Kourouma, 1998, 56). Ces deux président à la vie de Koyaga. Ils ont des sortilèges puissants et sauvent toujours le maître des dangers et des attentats. Le narrateur explique :

« Ah Koyaga ! Vous avez échappé, survécu grâce aux pouvoirs occultes de votre maman et aux sacrifices sanglants et bénédictions du marabout Bokano. Plus tard, on le saurait à l'étranger. En République du golfe, tout le monde le savait déjà, tout le monde se le disait » (Kourouma, 1998, 271).

Il dit encore que « Nadjouma est la racine qui pompe la sève qui nourrit le régime du maître chasseur Koyaga » (Kourouma, 1998, 297). Avec le marabout, ils vivent au rythme des bains mystiques, des paroles incantatoires, des odeurs acescentes, des fumigations, des sacrifices sanglants et du sang des bêtes. Rien ne se fait sans consultation de devins. Lorsque le sang des bêtes ne suffit pas, on n'hésite pas à verser celui des hommes, justifiant par cette occasion que le sang des bêtes vaut le sang des hommes et que l'homme est assimilé à une bête. D'autre part, l'idée de bête humaine se remarque davantage avec les nombreuses métamorphoses qu'il y a dans le roman. Koyaga se mue avec aisance en « un puissant hibou nocturne » (Kourouma, 1998, 40), en « un torrent qui étouffa les flammes » (Kourouma, 1998, 71), en un « fil » qui « soulève l'aiguille » (Kourouma, 1998, 73), en « vent et le vent éteint la flamme » (Kourouma, 1998, 73), « en crabe enfoui dans le sable » (Kourouma, 1998, 74), « en ver de terre » (Kourouma, 1998, 74), « en un coq blanc » (Kourouma, 1998, 90), « en fourmi » puis « en aiguille » (Kourouma, 1998, 97), etc. Ces nombreux avatars sont gages de « blindage magique » (Kourouma, 1998, 100). N'en déplaie aux non-initiés qui, par ignorance et par besoin de rationalité, douteront de la véracité des faits (Kourouma, 1998, 100), il importe de placer ses propos dans le contexte d'une Afrique concentrée sur ses croyances et ses superstitions frisant le fanatisme. Les mots du président Fricassa Santos juste avant son assassinat par Koyaga soulèvent beaucoup de réflexions :

« Si un tirailleur comme Koyaga parvenait à me tuer cette nuit, cela signifierait que tout ce que j'ai appris est faux, que tous mes maîtres m'ont menti. C'est-à-dire que l'Afrique entière est fautive, est mensonge, que tous les talismans, tous les sacrifices n'ont aucun effet » (Kourouma, 1998, 92).

Notons simplement les propos de Kourouma lors d'un entretien : « Moi, je suis contaminé par la rationalité ! »<sup>2</sup>. Mais dans le champ politique, la rationalité joue-t-elle les premiers rôles ? La prédation n'y est-elle pas le socle ?

## **2. La prédation en politique**

Kourouma fait faire à son personnage principal un tragique transfert de techniques de chasse sur le champ politique. Toutes les pratiques prédatrices sont utilisées en politique. Ce président dictateur, émotionnellement abîmé et incapable de refaire preuve d'amour, est le prototype du dirigeant africain qui emploie tous les moyens pour dominer le peuple, le museler, voire le torturer effrontément. Comi M. Toulabor disait que, dans *En attendant le vote des bêtes sauvages*, « Le monde politique apparaît comme un milieu où priment la force brutale et l'absence de morale normative » (Toulabor, 1999, 171-172).

### **2. 1. Koyaga, le cruel président dictateur**

Kourouma donne l'équation entre la chasse et la politique dans une métaphore très signifiante : « La politique est comme la chasse, on entre en politique comme on entre dans l'association des chasseurs. La grande brousse où opère le chasseur est vaste, inhumaine et impitoyable comme l'espace, le monde politique » (Kourouma, 1998, 183). Aussi faut-il être inhumain et impitoyable pour pouvoir vivre en politique. Qui pis est, « l'homme n'aime pas son prochain » (Kourouma, 1998, 147). Le cynisme devient donc un mode de gouvernance. Ce transfert cynique de méthodes commence d'abord par le « voyage initiatique » dans le but de s'« enquérir de l'art de la périlleuse science de la dictature auprès des maîtres de l'autocratie [...] Rencontrer et écouter les maîtres de l'absolutisme et du parti unique, les plus prestigieux des chefs d'État des quatre points cardinaux de l'Afrique libéricide » (Kourouma, 1998, 183). L'ironie ici masque mal la tragédie que vivent les nations africaines indépendantes. Pour le nouveau dictateur qu'est devenu Koyaga, le défi consiste à aller apprendre comment diriger par la cruauté et la terreur, ou, comme le dit le songe de la vieille, « la ruse et le lieu de surprendre et de piéger le gibier » (Kourouma, 1998, 183). Ses hôtes en la matière sont le totem chacal, le totem panthère, le totem hyène, le totem

---

<sup>2</sup> Ahmadou Kourouma : la geste du guide suprême. Entretien avec *Le temps* publié le 10 octobre 1998, propos recueillis par Isabelle Rüf ( <https://www.letemps.ch/culture/livres-ahmadou-kourouma-geste-guide-supreme>) Consulté le 05/06/2020

léopard et le reste. Il se développe ainsi une sorte de métaphore filée entre l'animalité et la politique. S'invite à cette métaphore la symbolique du chiffre quatre qui est souvent mentionné. Koyaga avait délivré son peuple en ayant tué les *quatre* bêtes féroces ; lors de son parcours initiatique aux *quatre* points cardinaux, le totem caïman lui confie que *quatre* méchantes bêtes menacent « un chef d'Etat et président d'un parti unique dans l'Afrique indépendante de la guerre froide » (Kourouma, 1998, 193-204). La perfection et l'idée de plénitude sous-tendues par le chiffre montrent le réalisme de l'œuvre de Kourouma. En effet, il n'est guère difficile de deviner les référents historiques des totems mentionnés. Les chemins de l'histoire et de la fiction se croisent. Tiécoura le répondeur, sous sa couverture de fou du roi, donc un intouchable, quelles que soient ses insanités, a bien signifié au lecteur l'intention du romancier : « Nous dirons la vérité. La vérité sur votre dictature. La vérité sur vos parents, vos collaborateurs. Toute la vérité sur vos saloperies, vos conneries ; nous dénoncerons vos mensonges, vos nombreux crimes et assassinats » (Kourouma, 1998, 10).

Ce parcours initiatique de Koyaga est encore le symbole d'une grande complicité entre les dirigeants africains. C'est l'image d'un cercle de privilégiés sadiques qui semblent s'être donné le mot pour contrarier et torturer leurs semblables africains. C'est l'homme noir qui persécute l'homme noir au nom de la négritude comme le notait Jacques Chevrier (Chevrier, 1984, 44). Cette complicité se matérialise par un partage d'expériences où les potentats rivalisent de cruauté et de sadisme. On pourrait même parler de « canaillocratie » pour désigner ces pouvoirs liberticides en Afrique. Les scènes à caractère scabreux et tératologique sont légion dans le roman : « faire coucher la mère ou la femme de l'accusé avec ce lépreux », « un horrible lépreux libidineux » (Kourouma, 1998, 202-203), « des tortures à la bestialité ineffable ; des prisonniers qui avaient été tailladés morceau par morceau ou brûlés à petit feu » (Kourouma, 1998, 365), les accusations d'anthropophagie. Il consommerait « chaque jour à ses petits déjeuners les testicules rôtis des opposants morts » (Kourouma, 1998, 365), etc. Les doutes avec l'emploi du conditionnel cachent difficilement la cruauté du président dictateur. Ils permettent surtout d'étudier un autre aspect des méthodes sanguinaires du tortionnaire. On trouve en effet dans le roman, une pratique aussi propre à la chasse qu'à la politique. « C'est l'émascation rituelle » (Kourouma, 1998, 100). Le chasseur tranche la queue de la bête et la lui enfonce dans la gueule (Kourouma, 1998, 70) ; le chasseur émascule sa victime humaine et lui enfonce le sexe ensanglanté entre les dents. Cette technique est adoptée pour tous les opposants politiques et adversaires du dictateur. Plus loin, Koyaga lui-même est désigné par le terme « le chasseur émascateur des bêtes et des hommes » (Kourouma, 1998, 362). C'est dire qu'il vit dans la jungle, dans sa propre jungle dont il est le mâle dominateur. Ces mutilations génitales pratiquées annihilent toute puissance mystique de la victime qui pourrait se venger même après la mort.



L'expression « autoritarisme émasculateur » (Kourouma, 1998, 284), employée par le répondeur, le diseur de vérité, constitue un concentré de l'homme politique qu'est Koyaga. Au-delà du sens propre, l'émascation rituelle impose un effacement qui abâtardit toute la lignée de la victime. « L'émascation fait suite à une mutilation rituelle pour que la victime soit anéantie » (Kapanga, 2002, 103). Tranché et exposé, le joyau familial ou le capital testiculaire est un trophée de chasse et de guerre, ce qui permet au romancier d'entretenir l'uniformité chasse/politique et partant, celle constituant le couple bête/homme.

Avec Koyaga, c'est l'histoire de la tragédie africaine ou même la tragédie de l'histoire africaine qui s'écrit. Sa dictature est l'apanage des petits esprits qui gouvernent par la peur et le crime. N'eût été la présence désopilante du cordoua, une sorte de fou du roi, la lecture ou la vision de l'horreur -le roman ressemble bien à une scène théâtrale avec les acteurs et le public- aurait été insupportable. Les nombreuses mutilations et émascations auraient achevé d'assommer le lecteur/spectateur. Il faut rappeler que la règle de la bienséance est impossible dans le roman de la désillusion. Pour dire l'indicible et l'horreur de cette période de déception, il aura fallu convoquer des moyens de contournement et d'évitement. L'ironie et l'humour par exemple permettent de rendre la tragédie moins cruelle. Ils voilent aussi la démesure et la fantaisie qui sont le lot du président dictateur.

## **2. 2. La démesure de Koyaga**

Héraclite a dit qu'il faut éteindre la démesure plus qu'un incendie (Héraclite, 1986, 187). Il rappelle par là-même aux hommes ce qui advient lorsqu'on laisse libre cours à la rapacité, à l'orgueil et au vice. *En attendant le vote des bêtes sauvages* est un roman de l'excès. En effet, la dictature de Koyaga, qui a coûté une grande souffrance au peuple, ressemble à un théâtre où le maître joue son rôle d'animal de foire, sous les regards hilares des Occidentaux. Ainsi la perception du mot bête comme animal domestique ou homme dénué de sens selon le Grand Robert pourrait s'appliquer à Koyaga. L'exemple de la conquête coloniale du pays des paléos montre d'une part la patience des Blancs et d'autre part la naïveté des Nègres (Kourouma, 1998, 17-18). La manière dont la France et l'Organisation des Nations Unies (ONU) manipulent les chefs d'État africains nouvellement *élus* est aussi une preuve de leur *bêtise* (Kourouma, 1998, 81-84). De plus, le romancier, rapportant la mort horrible du père de Koyaga dans les geôles de l'administration française montre qu'elle n'est qu'une punition contre la démesure. Il en fait l'amer constat dans son agonie : « Peut-être, si je n'avais pas eu la folie, la stupidité, de me mesurer en lutte à tout l'univers entier et, surtout, de m'habiller, les Français n'auraient-ils pas violé les refuges » (Kourouma, 1998, 20). La transgression de la nudité ancestrale s'accompagne d'un désir condescendant de s'afficher et d'exposer ses trophées de guerre, les nombreuses médailles récoltées lors des batailles : « Tchao continua, serré dans sa vareuse

chamarrée de médailles, à se pavaner matin et soir par tous les chemins des montagnes » (Kourouma, 1998, 15). Un tel affront de la tradition ne peut rester impuni. C'est l'*hybris* que le dieu ne tolère pas.

Aussi, la démesure est-elle une marque indélébile des dictateurs africains. Chez Koyaga, on le constatera plus encore dans les pratiques festives. Le peuple vit au rythme des célébrations et des danses. Les occasions les plus ridicules donnent lieu à des fêtes très onéreuses. Avec sa « pécule d'ancien combattant », Koyaga organise tous les jours « des veillées, des danses, des fêtes de chasseurs » pendant « près de quatre lunes » (Kourouma, 1998, 76). Lorsqu'il devient chef suprême, le rythme des fêtes nationales s'accélère. Le narrateur fait un témoignage sur le penchant festif du dictateur :

« Le peuple de votre République est ou en fête ou en préparation de commémorations [...]. Les nombreuses visites de vos pairs, dictateurs et pères de la nation mobilisent les écoliers, les fonctionnaires et les groupes de choc. Elles sont toutes chômées et entraînent toutes des réjouissances publiques » (Kourouma, 1998, 308).

Il y a même dans cette république « Les commémorations des conspirations, des attentats » (Kourouma, 1998, 309). Mais tout cela reste insignifiant devant le faste de la « commémoration du trentième anniversaire » de l'accession au pouvoir du dictateur (Kourouma, 1998, 329-330). Il faut d'emblée remarquer que Koyaga était donc au pouvoir depuis trente ans. Ensuite, l'excès des fêtes, des décorations, des discours, des défilés, de Koyaga achève de dresser la peinture d'un fantaisiste accompli. Même les prisonniers politiques sont d'une certaine manière obligés de cotiser pour les réjouissances dont les dépenses sont démesurées : « Des prisonniers avaient renoncé à un jour de repas » (Kourouma, 1998, 330). Il faut se demander si ce n'était pas d'ailleurs leur seul repas de la journée ou encore si ce repas n'était pas imaginaire. La stratégie de la fête à outrance est loin d'être un simple passe-temps pour le dictateur. Elle s'inscrit dans une logique d'abrutissement et d'asservissement général des administrés fonctionnant sur un système de répétition, de captation psychique et donc d'addiction. Signifions que l'abruti est une personne vivant comme un brut, une bête. Ainsi, cela montre la même équivalence du début : Koyaga et ses lycéens qui lui sont incroyablement fidèles. Au demeurant, en tant que bête humaine, Koyaga est soumis aux règles de la vie en jungle. Il a des instincts, lesquels laissent la première place à ses fureurs sexuelles. Il n'est nullement fait mention dans le roman d'une relation amoureuse nécessitant une implication sentimentale avec une femme, excepté son idylle avec « Fatima, une prostituée marocaine en Indochine » (Kourouma, 1998, 35). Elle est d'ailleurs réduite à une « passion », une « aventure » non colportée par la rumeur, donc insignifiante (Kourouma, 1998, 35). La seule véritable relation intime - incestueuse selon la rumeur - est celle que le dictateur entretient avec sa mère

(Kourouma, 1998, 296). Marié à quarante-trois femmes en raison d'une femme par ethnie, sans oublier la centaine de maîtresses, Koyaga considère la femme comme un objet sexuel. Il est dit qu'il « aime, pratique, use les femmes » (Kourouma, 1998, 299). C'est autant de verbes qui chosifient la femme ou qui la réduisent, selon toujours le dictateur, à la cause de la reproduction. L'expression « appliquer des enfants » (Kourouma, 1998, 299, 338) à ses partenaires sexuelles et le qualificatif « gros coureur de femmes d'autrui » (Kourouma, 1998, 282) sont autant de moyens langagiers qui permettent au romancier de pointer du doigt les excès du dictateur. Tout n'est que question de pulsions sauvages. En effet, en émasculant ses adversaires et donc en s'imposant comme le seul homme valide, le mâle dominant, Koyaga est animé par un désir malsain d'omniscience et d'absolutisme sur tout le peuple. L'image est claire : se servant à satiété des femmes de tout le pays, il est un roi dont le harem est gardé par des eunuques. Quant à ses « enfants de sang » au nombre de soixante-six (Kourouma, 1998, 334), ils sont la preuve vivante de sa démesure et de sa quête d'omniprésence et d'omnipotence. Il y a là à se rappeler, à quelques degrés près, le chiffre de la bête, 666.

## **Conclusion**

Il a été question de suivre Koyaga la bête humaine, semant la mort et la désolation aussi bien dans les rangs des bêtes que dans ceux des hommes. Il a été vu dans toute la splendeur de sa cruauté, tuant et émasculant. Par une série d'équivalences, de métaphores et autres figures d'analogie, le romancier a réussi à montrer que le maître chasseur est une vraie bête humaine. Son mythe et ses pouvoirs mystiques qui lui permettent de se métamorphoser à satiété ont aussi contribué à l'élever au-dessus du monde ordinaire et à soulever la confusion mentale chez les incondtionnels de la droite raison. Nous avons encore montré Koyaga vivant la politique comme une chasse, les deux se confondant parfaitement à travers la similitude des techniques de prédation et de gouvernance. Sa démesure est quant à elle une aberration surtout lorsqu'il s'agit d'histoires de femme. Il a été dit par ailleurs que l'humour et l'ironie dont use l'auteur déguisent mal toute la tragédie vécue en Afrique après les indépendances. Les présidents africains semblaient être pour la plupart de sévères dictateurs et n'hésitaient pas à torturer, à mutiler, à vendre leur peuple. Kourouma dit encore que l'Afrique est une « terre aussi riche en potentats qu'en pachydermes » (Kourouma, 1998, 271) et une « terre aussi riche en violeurs de droits de l'homme qu'en hyènes » (Kourouma, 1998, 275). Faudrait-il l'en blâmer au vu des exactions commises par les régimes dictatoriaux ! Le roman *En attendant le vote des bêtes sauvages* ne laisse pas entrevoir un avenir radieux. Le monstre est toujours là, bien terré dans son repaire ; il est seul face à son monde. Il n'y a pas, comme généralement cela se fait, un héros qui défie et tue le monstre. Et si d'aventure il s'en trouvait un qui libérerait le peuple, ne se métamorphoserait-il pas en monstre ?

### **Références bibliographiques**

BORGOMANO, M. (2000). *Des hommes ou des bêtes ? Lecture de En attendant le vote des bêtes sauvages d'Ahmadou Kourouma*. Paris : L'Harmattan.

CHEVRIER, J. (1984). *Littérature nègre*. Paris : Armand Colin.

DIANDUE, B. K. P. (2003). *Histoire et fiction dans la production romanesque d'Ahmadou Kourouma*. Tome 1, Thèse de doctorat, Université de Cocody et Université de Limoges.

GBANOU, S. K. (2006). *En attendant le vote des bêtes sauvages* ou le roman d'un « diseur de vérité ». *Études françaises*, 42 (3), p. 51–75. En ligne <https://doi.org/10.7202/015790ar> Consulté le 28/04/2020

HÉRACLITE, (1986). *Fragment DK B 43*. (M. Conche, Trad.). Paris : P.U.F.

KAPANGA, K. M. (2002) *L'enfance échouée comme source de drame dans En attendant le vote des bêtes sauvages*. *Présence Francophone* 59, p.92-108. En ligne

<https://scholarship.richmond.edu/cgi/viewcontent.cgi?referer=&httpsredir=1&article=1059&context=mlc-faculty-publications> Consulté le 14/09/2022

KOUROUMA, A. (1998). *En attendant le vote des bêtes sauvages*. Paris : Seuil.

OVIDE (1806). *Les Métamorphoses*. (Légèrement adaptée de G.T.). Paris : Villenave. (Œuvre originale publiée en 8 ap. J.-C.)

SARR, F. (2009). *DAHJ*. Paris : Gallimard.

TOULABOR, C. M, *Point de vue de Comi M. Toulabor*, Politique africaine n°75 – octobre 1999, p. 171-177 En ligne <http://www.politique-africaine.com/numeros/pdf/075171.pdf> Consulté le 14/09/2022